

Jan De Cock, artiste à vendre

Le célèbre artiste flamand de Bruxelles est endetté. Il s'emporte contre les pouvoirs publics et les médias. Et met son patrimoine en vente.

Criblé de dettes car, selon lui, lâché par les pouvoirs publics et le ministre flamand de la Culture, Jan De Cock vient de décider de mettre en vente, sur immoweb et pour 3,4 millions d'euros, les 3300 mètres carrés du Brussels art institute : deux bâtiments abritant à Anderlecht son atelier d'artiste avec ses œuvres d'art (une centaine, dont certaines ont été exposées à La Tate Modern), un bar jazz et l'école d'art Sint-Lukas.

Comment en est-on arrivé là ? Pour accueillir les 412 élèves et 52 enseignants de Sint Lukas, De Cock avait investi un million d'euros. Il attendait une subvention de 900.000 euros. Celle-ci ne lui sera finalement pas accordée.

« C'est un drame pour la Belgique », dramatise De Cock, pour qui l'affaire prend une tournure symbolique. « Je suis la preuve que quelque chose ne va plus dans ce pays. » Car, argumente ce Flamand de Bruxelles, « rien de cela ne serait arrivé si j'étais à Anvers ou à Dilbeek ».

Il n'est pas content, Jan De Cock. Et quand il n'est pas content, il aime le faire savoir. Tout en reconnaissant : « On me reproche toujours d'avoir une grande gueule, mais moi au moins j'ai essayé de faire la différence. »

On ne peut le nier. A 39 ans à peine, le créateur flamand occupe le devant de la scène artis-

tique depuis déjà une dizaine d'années. En 2008, il est le premier Belge vivant à qui le prestigieux Moma de New York consacre une exposition. Trois ans après avoir eu les mêmes honneurs, à La Tate Modern de Londres.

Performer atypique, se référant à Goethe quand il s'agit de faire l'éloge de l'œuvre totale et renvoyant à Godard par son obsession de la création expérimentale, Jan De Cock est aussi un agitateur d'idées. Pas à la façon d'un Ai Weiwei, dont le récent détournement de photo au-

En 2008, il fut le premier Belge vivant à qui le prestigieux Moma de New York consacra une exposition

tour de la mort du petit Aylan a moins fait pour la mémoire des migrants que pour le vénal bénéfice de l'artiste.

Si, comme Weiwei, Jan De Cock fait partie de cette génération d'artistes qui fantasment, consciemment ou pas, sur l'idée de la performance, avec lui le sens du combat tient moins du marketing que d'une forme de geste don quichottesque.

Il y a moins d'un mois, il se fendait d'une longue lettre ouverte, destinée aux patrons des groupes médiatiques VRT, Mediahuis, De Persgroep et Roularta. Au centre de son attaque, un gros coup de colère, certes excès-

sif, disproportionné, maladroit... et pourtant porteur d'un message fort : la voix de la culture peu à peu s'asphyxie, tonne De Cock. Qui, non content d'en rester à ce simple constat, a décidé de poursuivre en justice ces groupes médiatiques, en exigeant « d'être dédommagé », avec les artistes qu'il représente.

Son coup de sang, détaillé en long et en large sur son site internet, vise un désintérêt toujours plus croissant des médias à l'égard de la culture et de l'art. Les médias étant aujourd'hui devenus, selon lui, les complices ou les esclaves de la dictature du commercial. Ils sont, dit-il, désormais dévoués à un modèle « creux, infantile et purement économique ». Et De Cock de dénoncer notamment « la campagne de dénigrement délibérée faisant des artistes des mendiants dépendants de la bienveillance des concitoyens ». Le message est fort. Il est aussi quelque peu maladroit, tant les cibles de l'indignation de De Cock, visant notamment les rédactions du *Vif L'Express* et de *Knack* semblent inappropriées.

Il n'empêche. Les mésaventures de Jan De Cock posent question. L'homme le sait très bien. « Si moi, avec mon talent, ma carrière internationale et mes contacts je n'arrive pas à survivre dans la Flandre actuelle, qui peut le faire ? » ■

NICOLAS CROUSSE